

Égaré.e.s dans la forêt du genre

Splendeurs et misères de la castration

*On est devenu comme tout le monde,
mais à la manière dont personne
ne peut devenir comme tout le monde.
On a peint le monde sur soi,
et pas soi sur le monde¹*

*Je vais être reçue garçon, j'irai voir ma
fiancée, elle sera toujours en pensées, elle
aura des enfants dans les yeux²*

Avertissement

L'éclosion au grand jour de sexualités plurielles dans la polyphonie assumée des genres, plutôt que leur dissimulation dans la honte et la réprobation, ne peut être le fruit que d'une éthique démocratique soucieuse de promouvoir l'égalité dans la différence. Il y a tout lieu de s'en réjouir. Tout autre chose est l'hystérisation médiatique de la dysphorie de genre et de la transsexualité, sous prétexte de liberté de choix et de droit à disposer de son corps. Anthropologiquement, il est clair que la différence biologique entre les sexes et son interprétation idéologique selon les cultures - sous forme d'assignation de genre - constituent jusqu'à nouvel ordre le socle transculturel de toute identité. C'est sur base de ce donné brut et de cette assignation première, forcément imposée, qu'un changement d'identité – a fortiori d'anatomie - peut se concevoir. Sans point de départ, comment imaginer un ailleurs ? De plus, la genèse des assignations n'est pas linéaire : la société environnante peut tanguer, les adultes tutélaires vaciller. Identifiés par les aînés avant qu'ils ne s'identifient à eux, les enfants héritent de leurs ambivalences conscientes et inconscientes. Il est dès lors aventureux de prendre au mot l'énoncé d'une dysphorie de genre. Tout comme il est violent autant qu'aberrant - sauf exception motivée - de prendre argument d'un tel mal-être pour faire intrusion dans un corps qui n'a même pas atteint sa majorité sexuelle. Loin de témoigner d'une joyeuse effervescence ou d'une réaction libératrice, les dérégulations actuelles en matière d'identité de genre répondent surtout à l'effet anxiogène d'une société minée par l'idéologie néolibérale — et qui peine à donner une place et une identité à celles et ceux qui naissent en son sein.

¹ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Minuit, 1980, p 244.

² Marguerite Anzieu–Pantaine, dite «Aimée» (d'après l'héroïne de ses romans) par Lacans dans la thèse de médecine qu'il lui a consacrée : Jacques Lacan, *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Le François, 1932.

Dans la forêt du genre

Je voudrais situer et commenter brièvement une formule de Jean Laplanche (1924-2012). Il s'est intéressé à la question du *genre*, d'un point de vue métapsychologique, dès le début des années 2000. Cela s'est concrétisé dans un article paru en 2003, repris dans son dernier ouvrage, *Sexual*, en 2007, avec comme sous-titre, *la sexualité élargie au sens freudien*. L'article s'intitule *Le genre, le sexe, le sexual*, et l'ordre des termes y est mûrement pensé. Il s'agit d'un chantier inachevé, mais qui pose les bonnes questions et se soutient d'une « proposition » très ramassée, d'emblée énigmatique pour les non-familiers de l'œuvre de Laplanche : « *Le sexual est le résidu inconscient du refoulement-symbolisation du genre par le sexe.* »³ Les impératifs du « sexe » biologique et de sa mise en forme culturelle, obligent les adolescent.e.s à retraduire l'*identité genrée* à laquelle ils ont été assignés dès la première échographie de leur anatomie. Que faire aujourd'hui de ces seins qui m'adviennent ? Où poser cette voix qui n'est plus tout à fait la mienne ? Sans oublier que cette identité qui vacille sous les hormones est lestée, depuis ma naissance, par les fantasmes inconscients des adultes, tout autant que par les normes de bonne conduite et de correcte apparence des filles et des garçons. À commencer par la layette : bleue pour les uns, rose pour les autres. Sauf que l'un ou l'autre enfant semble déjà mal accordé à la couleur qui lui est assignée. Comme des âmes maladroitement réincarnées, certains iront jusqu'à dire que leur genre s'est trompé de corps. Le mot « layette » d'ailleurs semble lui-même à l'étroit dans le genre grammatical qui lui est assigné. Pourquoi donc le féminin ? Car s'il est clair qu'on ne peut confondre le genre étayé sur le biologique avec le genre linguistique, et qu'il existe d'autres classifications genrées que celle du masculin, du féminin et du neutre (comme celle des êtres animés et inanimés), on ne cesse en réalité d'anthropomorphiser les mots, avant de confondre leur genre avec une nature des choses.

D'où l'étonnement du locuteur francophone quand il apprend que les Allemands parlent de « la » soleil (*die Sonne*) – et de « le lune » (*der Mond*) ; et qu'en néerlandais aussi, le soleil (*de zon*) réchauffe les vieux os au féminin : *De zon, haar stralen verwarmen mijn oude beentjes*. Les Flamands, par contre, laissent à la lune – *de maan* – le choix du genre, autrement dit du sexe - *het geslacht* - vu qu'en néerlandais, comme en allemand, il n'y a pas de terme spécifique pour signifier ce dont s'occupent les « *gender studies* ». De plus, en allemand, *Geschlecht* signifie surtout le sexe anatomique : c'est le terme employé par Freud quand il n'a pas recours à « *sexual* » — un mot qui vise plutôt la composante érotique des affaires de sexe, ou, mieux, leur côté « pervers polymorphe ». Cette expression étrange désigne en réalité, dans la sémantique freudienne, la « sexualité infantile ». Inlassablement questionnée par Freud depuis son écrit de 1905, la sexualité dite « infantile » fait flèche de tout bois. Toujours prête à s'étayer sur n'importe quelle fonction du corps, n'importe quelle zone corporelle, n'importe quelle relation, elle excelle dans l'auto-érotisme partagé et se démarque de la sexualité correcte : celle de l'instrumentalisation génitale, adulte, hétérosexuelle, du corps de l'autre

³ Jean Laplanche, *Sexual : la sexualité élargie au sens freudien*, PUF, 2007.

aux fins de procréation. Tout le reste, au temps de Freud, est réputé pervers, voire même punissable — ce qui n'empêche cette pulsionnalité indisciplinée de s'épanouir dans les maisons closes après avoir satisfait aux exigences du «devoir conjugal». Se jouant des codes institués, ne voguant qu'au gré du désir, la sexualité dite «infantile» se moque des mésalliance et se rit des convenances. Les relations homosexuelles, pas plus que les autres conduites non procréatives, ne lui font pas peur. Cerise sur le gâteau, nombre de couples de même sexe n'en souhaitent pas moins devenir parents ! Qui plus est, certains individus prétendent changer de sexe anatomique et d'état civil, tout en gardant leurs tropismes antérieurs : devenu femme - c'est la mutation la plus fréquente - un homme peut garder son attirance pour les femmes. Entre transidentité, transvestisme, transsexualité, procréation médicalement assistée, gestation pour autrui, mariage homosexuel, *queer theory*, LGBTQIA+ et j'en passe, la sexualité à l'eau de rose – dite «*vanilla*» par les «*kinks*» - n'a plus la cote. Entre érotisme polymorphe et identités morcelées, le sexuellement correct fait grise mine. Qui oserait encore s'afficher «cisgenre» ?

Heureusement la psychanalyse veille. La «castration» et le «nom du père» n'ont pas rendu les armes, et Freud - bien qu'ambivalent - est toujours prêt à rabattre son caquet au *Petit Hans*.⁴ N'oublions pas que ce gamin porte le déni à son comble. Le déni banal, je le rappelle, c'est faire en sorte de ne rien voir là où il y a pourtant quelque chose à voir. Le petit Hans, lui, prétend voir quelque chose là où il est censé non seulement ne rien voir, mais voir qu'il n'y a «rien». Tout le monde sans doute n'est pas doué pour un tel effroi épistémologique. À l'âge de cinq ans, assistant au bain de sa petite sœur, Hans se refuse, en effet, à constater chez elle l'absence de «*Wiwimacher*», de «fait-pipi» — car c'est ainsi qu'on nomme en famille son petit machin, son «zizi». Pire, il ose prétendre qu'Anna possède un *Wiwimacher* petit car elle est encore petite, mais qu'il grandira avec elle ! Le diagnostic n'est pas facile. Face à un tel comportement, on ne peut qu'hésiter entre le déni de la castration et la simple mauvaise foi. Freud néanmoins se montre indulgent. Fort de ses études de médecine, il concède que sous l'erreur de Hans se dissimule une part de vérité : les filles, écrit-il, bénéficient d'un petit «fait-pipi» que nous appelons «clitoris» (sic). Ceci nous amène à interroger la part de vérité qui se dissimule sous l'erreur de Freud lui-même, quand il s'obstine à nommer «castration» la coupure du pénis — mais n'anticipons pas. Contentons-nous pour l'heure d'escalader «le roc du biologique» en paraphrasant Napoléon Bonaparte, et de constater que «l'anatomie c'est le destin». Napoléon évoquait en fait la «géographie» qui peut à elle seule décider du sort d'une bataille. Freud, en contemplant la différence des sexes, parle, lui, d'*anatomie* et non pas de *physiologie*. Qui plus est, il s'agit d'une anatomie partielle et partielle, circonscrite par l'imaginaire masculin à ce dont la fille semble être privée. Étonnamment, ce dont le garçon pourrait se trouver manquant — une vulve, des seins, la magie d'un ventre qui gonfle — n'est pas pris en compte. On objectera que ce sont «les hystériques», les premières patientes de Freud, qui ont réclamé elles-mêmes à cor et à cris «le pénis». Mais que signifie une telle

⁴ Sigmund Freud, «Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans» (1909), in *Œuvres complètes*, IX, PUF.

revendication dans le contexte juif, bourgeois, intellectuel, viennois, qui est le leur — sinon le regret ou la rage de ne pas posséder le *badge pénien*, qui non seulement représente mais donne accès dans la réalité aux études, au travail, au droit de vote, à la liberté amoureuse, à la possibilité d'ouvrir un compte bancaire et d'organiser sa propre vie avec ou sans maternité ?

Aussi créatif qu'il ait pu être, Freud restera toute sa vie un macho basique. Rappelons-nous les connotations guerrières de la citation napoléonienne paraphrasée par lui. Ses opinions de jeunesse sur le travail des femmes, sa méfiance du féminisme, n'ont jamais varié. L'aspect sociologique - cruellement réaliste - du discours des femmes à travers leurs symptômes n'a cessé de lui échapper. Pire que cela, il a confondu misère sociale et destin anatomique. C'est le propre de l'idéologie, au sens marxien du terme, de déguiser en lois de la nature des rapports de force : ce n'est la faute à personne si les femmes sont le «sexe faible», c'est dommage si elles ne peuvent consentir aux impératifs de leur anatomie. C'est à ceux-ci que Marie Bonaparte, une arrière-petite-nièce de Napoléon analysée par Freud, avait cru se soumettre. Insatisfaite érotiquement, elle tenta d'y remédier en devenant une femme parfaitement freudienne — c'est-à-dire résolument «vaginale». Souvenons-nous de la prétention puérile du clitoris quand il se prend pour un petit pénis. Pour échapper à cette ambiguïté, Marie eut recours à un chirurgien viennois qui accepta de rapprocher le *Wiwimacher* récalcitrant de l'entrée officielle du vagin. Malheureusement sans succès. Marie se mit donc à rêver aux hormones «sinon introuvables, du moins introuvées» qui pourraient la guérir de sa frigidité.

À l'époque de Marie Bonaparte, la pratique de la psychanalyse était encore interdite aux homosexuels. Ceux-ci profitèrent néanmoins du relâchement des mœurs et d'un moment de distraction de l'IPA pour mettre le pied dans la porte. Les choses empirèrent rapidement jusqu'à l'institution du mariage homosexuel. Ne pouvant plus se fier au Vatican freudien, certains psychanalystes durent rappeler avec force qu'«*il n'y a pas d'autre dans un couple homosexuel*» (sic). En 2001, sur les ondes de RTL, un prédicateur de l'apocalypse annonça que les enfants des couples homoparentaux seraient «*des jouets en peluche destinés à satisfaire le narcissisme de leurs parents.*» Un autre prédit plus tard à leurs descendants une dérive psychotique par émiettement de la filiation au gré indéchiffrable des grossesses pour autrui. Un psychanalyste belge enfin, ramena tout récemment la transsexualité à sa nature ultime de «*Violation de la loi symbolique !*». Qu'est-il donc arrivé à la psychanalyse, réputée jadis non-conforme voire même sulfureuse, pour s'être transformée en professeuse de morale ? S'est-on carrément trompé sur la nature de la pensée freudienne ? Dans quelle pièce joue-t-on ? Aucune réponse n'est possible sans resituer d'abord le centre de gravité de la psychanalyse, mais il apparaît que les héritiers de Freud peinent à se décentrer d'une version exclusivement patriarcale de la fonction symbolique. Des exemples existent pourtant qui montrent qu'il n'est nullement besoin de se référer à un père, ni même de connaître son géniteur, pour pouvoir se passer de psychiatre ou de psychanalyste. La population himalayenne des Na ou des Moso de Chine atteste qu'il est possible de vivre heureux et d'avoir beaucoup d'enfants dans un

univers exclusivement matriarcal, matrilocal et matrilineaire où les hommes ne font que passer.

Pour revenir aux affaires de *genre* et d'*attirance sexuelle* – car il est difficile de les désintriquer - il importe de resituer leur histoire dans le contexte de la lame de fond discrète qui traverse aujourd'hui radicalement nos vies. Je veux parler de la présence exponentielle des femmes à tous les niveaux de la vie politique, économique, culturelle - ministères de la défense y compris - alors qu'au moment de ma naissance ma propre mère n'avait pas le droit de vote ! Il s'agit d'une véritable mutation anthropologique et du fruit tardif mais décisif de la révolution démocratique du XVIII^{ème} siècle : *liberté, égalité, fraternité* – ou mieux, *solidarité*. Mais cela n'efface pas pour autant la paresse de la démocratie, quand elle échoue à penser *l'égalité dans la diversité* au point de confondre *l'égal* avec *l'identique*. Cette réduction des différences à de la «mêmeté» plutôt qu'à de l'«égalité», n'aide pas à aborder sereinement la question du *genre*. D'autant plus qu'un pouvoir fort - religieux ou laïc - n'est plus là pour imposer ses réponses en assignant à chacune et à chacun sa place. Du moins dans nos pays. En outre, le système idéologique dominant – le néolibéralisme – considère ses partenaires comme des *concurrents* plutôt que comme des *citoyens* : seul le pouvoir financier y marque les différences. Dans ce contexte, de nouvelles pratiques sur le corps, comme par exemple le tatouage, tendent probablement à compenser un manque général d'appartenance et d'individuation. De même, la «dysphorie de genre» - cette façon douloureuse d'habiter un corps qui ne me correspond pas - participe à sa façon d'un brouillage tantôt créatif, tantôt désespéré, des identités. On comprend que le diagnostic de *refus de la loi symbolique*, ou de *déni de la castration*, soit considéré par ses bénéficiaires comme le fruit de la «transphobie» plutôt que de l'écoute analytique. On comprend aussi que, légitimés par l'entrée de la dysphorie de genre dans le DSM-V, mais n'en participant pas moins d'une identité fragile, les «transgenres» aient besoin d'ennemis pour se délimiter : les «transphobes» sont tout indiqués. Comme il n'est pas évident d'échapper à cette étiquette relativement insaisissable, mieux vaut prévenir que guérir en pesant soigneusement ses mots. C'est ainsi que tout récemment un article du *Lancet* (une des revues médicales les plus respectées) a trouvé prudemment la parade à l'usage d'un terme aussi radical que «femme», en lui préférant l'expression de «*body with vagina*» (sic)⁵. Un bel exemple de «cancel culture»⁶ préventive – mais pas suffisamment «woke» aux yeux des féministes radicales, car il privilégie trop encore l'anatomie. Moins avisée que *The Lancet* la malheureuse Caroline Eliacheff (une psychanalyste au-dessus de tout soupçon) s'est tout simplement fait jeter, fin avril, à l'Université de Genève, par un groupe de militant.e.s résolu.e.s à l'empêcher de parler. Caroline prétendait questionner l'usage précoce d'interventions hormonales et chirurgicales irréversibles chez de jeunes enfants se sentant mal dans leur corps.

⁵ *The Lancet*, vol. 398, september 25, 2021, 1124-1125.

⁶ Un oxymore militant.

Ces exemples excessifs comportent une part de vrai : «Une hérésie est une vérité devenue folle», disaient les vieux théologiens. D'une part, la coupure dychotomique entre les sexes, déjà présente dans l'étymologie de *sexus* (depuis le latin *secatus* : coupé), est accentuée par la conception binaire et anatomique de la «castration» dans la vulgate freudienne. De l'autre, les mots ne sont pas innocents et de souterrains combats ne cessent d'entretenir l'emprise idéologique du genre grammatical masculin sur le féminin. Du moins en français, car contrairement au latin, à l'allemand, au néerlandais, nous n'avons pas de «neutre». Il faut donc recourir à des expédients, comme quand on dit «*il pleut*» ou «*il faut*». On pourrait dire évidemment «*ça pleut*» – ce serait plus neutre – mais depuis la nuit des temps, tout le monde sait pertinemment que ce n'est pas Héra mais Zeus – amasseur de nuages, remueur de tonnerre, lanceur de foudre – qui fait tomber la pluie. C'est bien pour ça qu'*il* pleut et qu'*elle* ne pleut pas. À propos du «neutre», il n'est pas inutile de nous demander d'où vient ce terme ? N'oublions pas que l'étymologie, c'est l'archéologie des mots et à ce titre la généalogie du sens. Elle est donc souvent riche d'enseignement : tout particulièrement quand l'origine des termes les plus abstraits s'avère enracinée dans l'expérience la plus concrète. En français, le mot «neutre» vient de l'adjectif latin «*uter*» qui postule l'altérité mais signale que c'est bien de «l'un ou l'autre», et non des deux à la fois, qu'il s'agit. L'ajout à *uter* d'un préfixe signifiant la négation - «*ne*» - le transforme en «*ne-uter*» : c'est-à-dire en «ni l'un, ni l'autre». En français, le «neutre» c'est donc ce qui n'appartenant ni à une classe, ni à une autre, ne relève ni du masculin, ni du féminin. L'allemand, lui, semble plus expéditif : l'adjectif pour «neutre» - *sächlich* – vient de *Sache*, qui signifie «la chose», «le truc», «le machin», au sens le moins connoté qui soit. Mais qu'en est-il alors de l'idiome voisin, le néerlandais ?

Dans cette langue, qui traverse le nord de la France, la Belgique et les Pays-Bas, le neutre grammatical se dit «*onzijdig*» – ce qui n'est pas innocent et nous fait entrer dans une tout autre dimension. En effet, sauf erreur de ma part, «*onzijdig*» est construit sur le préfixe «*on*» qui signifie «pas de» - l'absence d'une caractéristique - et sur le mot «*zijdige*», dérivé de «*zijde*» - «côté» - comme dans l'expression : «*Ik stond altijd aan je zijde*» : «Je me trouvais toujours à ton côté». Ici manifestement, le neutre n'a plus le statut de «machin indifférencié», comme en allemand, ou de «ni l'un, ni l'autre», comme en latin, mais plutôt d'absence de spécificité par manque de côté qui délimite. Or, – et c'est ici que je me mets à rêver - on peut se demander si «*zijdige*» - «côté» – n'est pas construit à partir de «*zij*» - le pronom «elle» - la troisième personne du féminin singulier. Ou même si «*zijdige*» ne dérive pas plus simplement encore du substantif «*zij*», qui signifie à la fois un des côtés du corps, et une personne de sexe féminin. Dans cette perspective, le neutre flamand - «*onzijdig*» - ressemble fort à une version grammaticale du mythe biblique de l'émergence d'Adam, qui ne devient homme – au sens masculin du terme - qu'à partir de l'apparition d'Ève à ses côtés. Le néerlandais apparaît donc ici à la fois plus structuraliste et plus féministe que le français, et l'on comprend mieux la subversion idéologique opérée par la grammaire dans l'univers du genre. J'ajoute que ma thèse devrait ravir le médecin anversois Johannes Goropius Becanus - né Jan van Gorp – qui a démontré philologiquement, au XVI^{ème} siècle, que la langue parlée par Adam, au Paradis,

n'était autre que le flamand d'Anvers. Pour rendre hommage à Becanus, voici donc un dernier indice du féminisme qui infiltre en sous-œuvre la langue du Paradis. En français, *le coq et la poule ne sont pas d'accord : ils se disputent*. Quoi de plus naturel ? En néerlandais, *de haan en de hen zijn niet eens : ze maken ruzie*. Où est la différence ? C'est que, quelle que soit l'issue de la querelle, en néerlandais, c'est toujours **ze** ou **zij** (la troisième personne du féminin singulier, identique à la troisième personne du pluriel) qui finit par l'emporter — même quand c'est la poule qui a tort. Autrement dit, si le français était du flamand, les francophones diraient sans sourciller : *le coq et la poule ne sont pas d'accord : elles se disputent* — ce qui n'est pas une mince différence pour un enfant soumis à la différence des genres, avant d'être confronté à la différence des sexes. «Une règle de grammaire, écrivent Deleuze et Guattari, est un marqueur de pouvoir, avant d'être un marqueur syntaxique.»⁷ Il faut ajouter que, si ma lecture d'«*onzijdig*» participe de l'intuition plus que de la rigueur étymologique, et qu'il se peut que **zij** (côté) et **zij** (elle) ne soient que des homonymes. Il reste que la littéralité du mot - quelle que soit sa genèse - fait entendre «l'absence de côté».

Revenons à Freud qui ne s'est jamais senti à l'aise dans le féminin, et ne nous a jamais expliqué pourquoi il appelait «castration» - c'est-dire ablation des testicules – la coupure imaginaire du pénis. Il n'est pas inutile de savoir qu'au début de sa carrière médicale, la seule castration avérée était en fait celle des ovaires⁸, pour guérir les femmes d'une masturbation excessive (sic). Mais rappelons surtout qu'une part du génie de Freud aura été d'extraire du parcours auto-analytique tâtonnant, dont témoigne la «*Traumdeutung*», un modèle anthropologique universel : celui de *l'inconscient individuel sexuel refoulé*. On comprend néanmoins qu'une telle entreprise ne va pas sans tache aveugle. Dans le cas de Sigmund, il s'agit du «*Dark continent*» - de la féminité en tant que continent sombre - d'après le titre du bestseller d'Henry Morton Stanley, datant de 1899 comme la *Traumdeutung* elle-même, et qui relate sa périlleuse exploration du futur Congo belge. Mais il serait risqués, pour les psychanalystes, de suivre le père fondateur jusqu'au bout de ses fantasmes, car ses propos laissent parfois rêveur : «À la pudeur, qui passe pour une qualité féminine par excellence, écrit-il en 1932, [...] nous attribuons la visée originelle de masquer la défektivité de l'organe génital. [...] On estime que les femmes ont apporté peu de contributions aux découvertes et aux inventions de l'histoire de la culture, mais peut-être ont-elles quand même inventé une technique, celle du tressage et du tissage. S'il en est ainsi, on serait tenté de deviner le motif inconscient de cette prestation. [...] Si vous repoussez cette idée incidente comme fantastique et si vous m'imputez comme une idée fixe l'influence du défaut de pénis sur la configuration de la féminité, je suis naturellement sans défense.»⁹ Il y a là comme un aveu. D'autant plus que c'est le mâle freudien qui semble en réalité sans défense : «L'homme [primitif], confie Freud dans «Le tabou de la

⁷ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux : capitalisme et schizophrénie*, Minuit, 1975, p 96.

⁸ Voir : Jean-Pierre Kamieniak, «Castration, circoncision et origines de la psychanalyse», *Le Coq-Héron*, 203, 2010/4, «Freud et les masturbateurs», *Le Coq-Héron*, 217, 214/3, et «Freud et la découverte de la sexualité infantile, ou du bon usage de l'observation», *Le Coq-Héron*, 218, 2014/3, Érès.

⁹ Sigmund Freud, «La féminité» (1933), in *Œuvres complètes*, XIX, PUF.

virginité» en 1918, *redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de se montrer alors incapable. L'effet du coït, ramollissant et résolutif des tensions, peut bien être le prototype de ce qu'il redoute (...). Dans tout cela il n'est rien qui aurait vieilli, rien qui ne continuerait à vivre parmi nous*¹⁰. À propos de ce «ramollissement», chacun sait que le glissement sémantique qui va de la coupure imaginée du pénis vers celle des testicules, participe de l'anatomie populaire : le défi viril exprimé par le «Tu n'as pas de couilles !» (*tu es castré*) vise la débandade (*tu n'es pas capable d'assurer*), et non le manque de gamètes (*tu es incapable de te reproduire*). Les eunuques sont d'ailleurs capables d'érection, et quand il s'agit d'«en avoir ou pas» c'est bien de la capacité d'exhiber ou non un pénis bien dressé qu'il s'agit.

Avec une grande constance, c'est la peur de ce qu'elle nomme significativement «impuissance» qui hante la gent masculine. Autrement dit, l'inquiétude des mâles, métaphorisée par le terme «castration», porte moins sur la présence ou l'absence anatomique du pénis que sur la réussite ou l'échec de son *déploiement phallique*. On pourrait dire que la crainte de «ne pas assurer» aura donné à penser au professeur Freud, tandis que le subterfuge signifiant de la «castration» aura soulagé son psychisme masculin. D'une part, les testicules sont menacés plutôt que le pénis ; de l'autre, la focalisation du regard sur l'absence de pénis confirme l'infériorité des femmes. On comprend mieux la revendication pileuse des islamistes et leur réserve face à l'éducation des filles. Notons enfin que Freud, nonobstant barbe et cigare, se sentait parfois vaciller : *«Je n'aime pas être la mère dans un transfert, confie-t-il en 1933 à la poétesse Hilda Doolittle. Cela me surprend et me choque toujours un peu. Je me sens tellement masculin*¹¹. Freud évidemment avait ses raisons d'être choqué. Comment s'identifier à une fille ? Comme il l'écrit lui-même, *«La femme reconnaît le fait de sa castration et par là-même la supériorité de l'homme et sa propre infériorité (...). Un jour ou l'autre, la petite fille fait la découverte de son infériorité organique, naturellement plus tôt et plus facilement si elle a des frères (...). Quand la petite fille, à la vue de l'organe génital masculin, apprend sa propre déficience, ce n'est pas sans hésitation et sans rébellion qu'elle accepte de recevoir cette leçon qu'elle n'aurait pas souhaitée*¹². *«On hésite à l'énoncer, mais on ne peut cependant se défendre de l'idée que le niveau de ce qui est moralement normal devient autre pour la femme*¹³. *«Les femmes entrent bientôt en opposition avec le courant de la culture et déploient leur influence retardatrice et freinatrice*¹⁴».

S'il arrive à Freud de confondre *pénis* et *clitoris*, cela vaut aussi pour *phallus* et *pénis*. Par exemple, dans ce passage de la *Traumdeutung*¹⁵ : *«Cette cravache possède en outre la propriété la plus frappante du phallus, la capacité d'extension*». En réalité, le *phallus* (un terme grec dont la racine signifie *gonflé*) est la représentation symbolique du pénis en érection : il

¹⁰ Ibidem, XV, «Le tabou de la virginité», (1918).

¹¹ Hilda Doolittle, *Visage de Freud*, Denoël, 1977.

¹² Sigmund Freud, «De la sexualité féminine» (1931), in *Œuvres complètes*, XIX, PUF.

¹³ Ibidem, XVII, «Quelques conséquences psychiques de la différence des sexes au niveau anatomique», (1931).

¹⁴ Ibidem, XVIII, «Le malaise dans la culture», (1930).

¹⁵ Ibidem, IV, «L'interprétation du rêve», p 427, (1899).

accroche le regard, et son équivalent latin - «*fascinus*» – donne en français «fascination». Se trouvant, par définition, déjà érigé, sa propriété «la plus frappante» est en fait son danger de rétractation. C'est d'ailleurs, rapporte Freud, ce qui semble obséder certains Turcs vivant en Bosnie et en Herzégovine : «*Ces Turcs, écrit-il, mettent la jouissance sexuelle au-dessus de tout et en cas de troubles sexuels ils sombrent dans un désespoir qui tranche étrangement sur leur résignation en cas de danger de mort. (...) "Tu sais bien Herr [docteur], si cela ne marche plus, alors la vie n'a plus de valeur".*»¹⁶ On aura reconnu un extrait de l'analyse par Sigmund Freud de son oubli du nom du peintre Luca Signorelli. Ce beau texte auto-analytique inaugure son essai *Sur la psychopathologie de la vie quotidienne* de 1901, et constitue un véritable paradigme de la méthode interprétative freudienne — c'est ce qui a fasciné Lacan. Néanmoins, il débute par une dénégation : «*La raison pour laquelle m'avait échappé le nom de Signorelli ne doit ni être cherchée dans une particularité de ce nom lui-même ni dans un caractère psychologique du contexte.*»¹⁷ Or, l'analyse par *Sigmund* de l'oubli *Signorelli* passe par le découpage d'éléments signifiants identiques appartenant à divers noms propres (*Bosnie*, *Boticelli*, *Boltraffio*) gravitant silencieusement autour du nom oublié. De plus, *Sigmund* est un nom très investi par son titulaire vu que, vers 17 ans, il a choisi de le substituer à son prénom de naissance *Sigismund*. *Sig* dès lors fait partie d'une chaîne signifiante partiellement occultée par son bénéficiaire. Enfin, c'est au début de la quarantaine qu'advient l'oubli «Signorelli», mentionné en septembre 1898 dans une lettre à Fliess, et c'est précisément à quarante ans que, père de six enfants, mal à l'aise avec la contraception et souffrant parfois d'impuissance, Freud renonce aux ébats amoureux.¹⁸

Castration un jour, castration toujours. L'ultime écrit de Freud – «Le clivage du moi dans le processus de défense» – s'interrompt, inachevé, en 1938, sur les points de suspension qui laissent résonner le mot «castration» ... «*Je me trouve pour un moment dans l'intéressante position de ne pas savoir, confie d'abord l'auteur, si ce que je vais communiquer doit être considéré comme depuis longtemps connu et allant de soi, ou comme étant pleinement nouveau et déconcertant. Tel est, je crois, plutôt le cas.*»¹⁹ Dans le vertige de ce mot ultime, la question reste ouverte. D'autant plus que, si l'emploi du terme «castration» reste massivement idéologique, et que son binarisme prête à la normativité plus qu'à la créativité, le surgissement sanglant de la métaphore a tout l'air d'un lapsus — de même que l'attribution fautive à Zeus de la castration de son père Cronos, plutôt qu'à Cronos celle de son géniteur

¹⁶ Ibidem, V, «Psychopathologie de la vie quotidienne», (1901).

¹⁷ Ibidem, V.

¹⁸ «*Dès 1893, voyant que Martha était épuisée par ses grossesses successives, Freud avait décidé de recourir une fois de plus à l'abstinence. Après un premier échec qui se traduit par la naissance d'Anna, son dernier enfant, il refusa de pratiquer le coït interrompu autant que les divers moyens contraceptifs utilisés dans les années 1880 : condom, diaphragme, éponge. Âgé d'à peine 40 ans, et souffrant parfois d'impuissance, il libéra Martha de la crainte permanente de la maternité en renonçant à toute relation charnelle. Elle se sentit moins angoissée et lui plus curieux de se livrer à une telle expérience qui excitait son imagination : il considérait en effet que la sublimation des pulsions sexuelles était l'art de vivre réservé à une élite, seule capable d'accéder à un haut degré de civilisation*». Extrait de : Élisabeth Roudinesco, *Sigmund Freud en son temps et dans le nôtre*, Seuil, 2014.

¹⁹ Sigmund Freud, «Le clivage du moi dans le processus de défense», (1938), *Œuvres complètes*, XX, PUF.

Ouranos, en fin du texte sur le clivage. En repérant les chaînes associatives disséminées dans l'œuvre de Freud - très fidèles aux poncifs masculins – il paraît donc peu aventureux de penser que *la «castration» dont souffrirait constitutionnellement la femme n'est autre que le reflet inversé de la crainte de l'«impuissance» qui vient tourmenter l'homme — sans parler de son rôle effacé dans la procréation.* Dans cette perspective, prendre le pouvoir sur le corps des femmes et sur la marche du monde, tenir à l'œil une sexualité réputée sans limite, a tout l'air d'une revanche. Or, présentement, les femmes ne cessent de monter tranquillement en puissance tandis que la sexualité se découple de plus en plus de la procréation. La pulsion sexuelle de vie pourrait bien l'emporter sur la pulsion sexuelle de mort, et les bonobos sur les chimpanzés. On pourrait même refaire l'amour et plus la guerre. Péril en la demeure ! D'où la réaction de fond à l'œuvre un peu partout : non seulement dans le cercle des mâles dominants tels Poutine et Kadyrov qui persécutent féroce­ment les homosexuels, mais dans l'Europe d'Orban et Kaczyński, ainsi qu'aux États-Unis où la Cour Suprême a supprimé le droit constitutionnel à l'avortement et où, en mars 2022, selon France Info, 1840 projets avaient déjà été déposés dans 46 États, pour limiter le droit à la contraception et à l'interruption de grossesse. En Oklahoma, sauf danger de mort pour la mère, tout médecin ou praticien de santé qui aura participé à un avortement, risque désormais 10 ans de prison et 100.000 \$ d'amende. Autrement dit, on ne badine plus avec la sexualité non procréatrice. Ni avec les «pervers polymorphes». On se rapproche de saines pratiques pas si lointaines, comme la cautérisation des clitoris coupables à l'acide carbolique²⁰ par John Harvey Kellogg (l'inventeur des *Corn Flakes* éponymes), ou comme la pénalisation - jusqu'à 15 ans de prison - de la fellation, de la sodomie et de la masturbation entre deux personnes, peu importe leur sexe ou leur âge, dans l'État du Michigan jusqu'en 2003. Entre l'univers foisonnant de la sexualité infantile²¹, des pulsions, de la séduction, et l'ordre réglementaire de la castration, de l'Œdipe, de la forclusion, il semble que la psychanalyse doive choisir son camp ou, à tout le moins, accepter de remédier à la confusion qui règne dans ses bibliothèques. En effet, les livres y sont classés n'importe comment. Vous n'allez pas le croire, mais il n'est pas rare de voir éparpillés sur le même rayon *l'Œdipe*, *l'Objet transitionnel*, *le Nom du père*, et *l'Inconscient individuel sexuel refoulé* ! Or, seul ce dernier – qui campe sur *les pulsions* et *la sexualité infantile* - appartient véritablement au modèle anthropologique scientifique que nous appelons *métapsychologie*. Il s'agit d'un invariant culturel. Le reste – la plus grande partie - concerne surtout l'examen des façons contingentes, avec leurs incidences cliniques diverses, dont chaque psychisme, dans chaque culture particulière, se débrouille avec les contraintes inhérentes au conflit entre pulsions et civilisation, dont Freud a rappelé les grandes lignes en 1929, dans «Malaise dans la culture».

²⁰ Mieux connu désormais sous le nom de *phénol*, lequel est fortement corrosif pour les organismes vivants : «Une solution aqueuse à 1 % suffit à provoquer des irritations sévères. Les brûlures au phénol sont très douloureuses et longues à guérir. De plus, elles peuvent être suivies de complications graves pouvant mener à la mort par la toxicité de ce composé et sa capacité à pénétrer dans l'organisme en traversant la peau» (Wikipédia).

²¹ Voir : Sigmund Freud, «Trois essais sur la théorie sexuelle», (1905), *Œuvres complètes*, VI, PUF.

Et le genre dans tout ça ? Si nous avons le temps, je pourrais vous proposer un quiz de culture générale. Par exemple, qui a soutenu en premier que le genre était une construction sociale, a inventé l'expression «*identité de genre*» et le terme «*paraphilie*», tout en étant le pionnier des mutilations génitales et hormonales infligées aux enfants sous prétexte de réassignation de genre ? Si personne ne trouve, oublions son nom ... Qui a dit : «*Il répond à la spécificité [de notre recherche] de ne pas prétendre décrire ce qu'est la femme, tâche dont elle ne pourrait s'acquitter, mais d'examiner comment elle le devient.*» ? Ou encore : «*L'intérêt exclusif de l'homme pour la femme est aussi un problème qui requiert une explication, et non pas quelque chose qui va de soi.*» ?²² J'entends déjà chuchoter dans la classe : «Simone de Beauvoir ! Simone de Beauvoir !» ... et vous avez tout faux. Certes, dans «Le deuxième sexe», en 1949, Simone a écrit : «On ne naît pas femme, on le devient», mais c'était bien après les deux citations qui précèdent, qui sont dues à Freud, en 1933, dans la «Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse».²³ Vous voyez, Freud nous surprendra toujours. Quand il ne résiste pas trop à ce qu'il a mis à jour, ils ouvre des questions non solubles dans des réponses normatives. En commentant les deux énoncés précédents, celui de Freud et celui de Beauvoir, Laplanche se demande : «En quoi sont-ils proches, en quoi sont-ils lointains ? Ils sont lointains en ce que, d'une certaine façon, Beauvoir se montre plus "naturaliste" que Freud. Elle admet "femme" comme un être, comme un donné, comme une sorte de nature, un donné brut qu'évidemment on est amené à reprendre subjectivement, pour le devenir, ou pour le refuser. "Elle le devient." Au contraire, chez Freud, c'est tout à fait extraordinaire, en ce sens que son énoncé est complètement contradictoire. Freud nous dit : "Elle devient ce que nous sommes incapables de définir." D'une certaine façon, Freud est ici plus existentialiste que Simone de Beauvoir.» La citation est extraite de l'article déjà cité de Laplanche de 2003 : «Le genre, le sexe, le sexual». Dans le champ de la psychanalyse, les études sur le genre, l'identité sexuelle et le transsexualisme, ont été initiées en 1968, de manière assez polyphonique, par le psychanalyste américain Robert Stoller (1925-1991), lors de la publication de «*Sex and gender*». C'était un ami de Joyce McDougall (1920-2011) qui s'est faite l'avocate bienveillante des «néo-sexualités», via son «Plaidoyer pour une certaine anormalité», paru en 1978. Certains commentateurs y ont vu une réconciliation entre la sexualité et la psychanalyse — ce qui en dit long sur le retournement à 180° d'une discipline dont le fondateur avait été traité plus qu'à son tour de pornographe et d'obsédé sexuel.

L'espace manque pour parler ici des pionniers et surtout des pionnières des études des *Gender studies* et de la *Queer theory*, mais il importe de nommer au moins Teresa de Lauretis, Gayle Rubin et Judith Butler. Le mot «*Queer*» désigne d'abord quelque chose d'étrange et de bizarre. À l'origine, il est plutôt disqualifiant et similaire à «pédé», mais progressivement des groupes américains d'homosexuels et de lesbiennes se l'approprient en revendiquant leurs différences. Ce terme aux contours mal définis a fini par désigner l'ensemble des minorités sexuelles dans un grand foisonnement d'identités éclatées et de pratiques érotiques non

²² Ibidem, XIX, «La féminité» (1933).

²³ Ibidem.

conformes : il s'accorde bien avec la sexualité infantile. La reconnaissance du genre auquel on a été identifié(e) par les adultes tutélares, puis assigné(e) au fil des rituels sociaux, précède de loin l'identification du sexe anatomique dont on a hérité, et celle des exigences sexuelles d'un corps auquel on ne peut se soustraire. Ces effervescences internes nous obligent à retraduire (au sens fondateur de la « lettre 52 ») les évidences innocentes du genre, et à en refouler la part non symbolisable parce que trop impérieuse. Dans cette perspective, l'adolescence est un champ de bataille entre les exigences nouvelles du corps et celles des mises en forme préalables du genre. Le « *sexual* » - l'altérité sexuelle interne - « *est le résidu inconscient du refoulement-symbolisation du genre par le sexe* », propose Laplanche. Notons que ce processus ne présuppose pas la sexualité : celle-ci n'est qu'un fait contingent dont on pourrait théoriquement se passer sans nuire en rien au déploiement du sexuel. Il en va tout autrement de l'état de prématurité et de *Hilflosigkeit*²⁴ des rejetons humains, lesquels ne doivent leur salut qu'à l'intrusion incessante - à la fois protectrice et persécutrice - de leur espace intime par les adultes tutélares. C'est précisément là que se crée, par-dessus les contraintes instinctuelles de l'attachement et en-deçà de la fonction génésique, cette addiction au corps propre autant qu'au corps de l'autre que nous appelons « sexualité ». La différence des sexes ne fait que la polariser.

Au fil des éléments que j'ai tenté de partager, vous aurez compris qu'il n'y a pas de solution de continuité entre l'idéologie grammaticale, le formatage du genre, les protestations du corps, et que n'est pas castré qui veut. Laplanche insiste sur l'assignation de genre, la non-nécessité de la binarité, l'identification primordiale de l'enfant *par* l'adulte plutôt *qu'à* l'adulte. Il y a ici les ingrédients pour une *métapsychologie du genre* qui, ayant renoncé à l'étendard de la castration, vivrait en bonne intelligence - sans avoir d'enfant - avec la sexualité infantile. Gayle Rubin, militante lesbienne et *queer*, fondatrice de l'anthropologie politique du sexe, pourrait alors trinquer avec l'auteur de la théorie de la séduction généralisée, et lui confier son rêve²⁵ sous les auspices d'un excellent bourgogne : « Le rêve qui me semble le plus attachant est celui d'une société androgyne et sans genre – mais pas sans sexe – où l'anatomie sexuelle n'aurait rien à voir avec qui l'on est, ce que l'on fait, ni avec qui on fait l'amour. »

Apostille

Terminer sur le mot « amour » ne va pas de soi : beaucoup de crimes se commettent en son nom. « Faire l'amour » semble déjà plus consistant, vu l'affirmation implicite qu'il n'est pas livré clef sur porte. La langue chinoise partage la même intuition. Ce « faire », du point de vue de la psychanalyse, surgit au point de convergence de trois fils fragiles mais dont le tissage peut assurer la solidité. Premièrement, le socle instinctuel du contact, de l'agrippement, de

²⁴ Incapacité constitutionnelle à se secourir soi-même pour le nourrisson, vu son incapacité sensori-motrice prolongée.

²⁵ Gayle Rubin et Judith Butler, *Marché au sexe*, EPEL, 2001.

l'attachement, remanié dans l'alchimie transmise des agencements du désir. Deuxièmement, l'érotisation des corps et de la relation, selon un schéma pulsionnel aiguisé par l'intensité du manque et des attachements premiers, où «l'objet», souligne Freud, est «retrouvé» plutôt que trouvé. Enfin, dans le regard de l'autre, la conjuration du vide et de la perte, dans la reconstruction narcissique mutuelle – jamais achevée – d'une bonne image de soi.

Francis Martens

juin 2022

SOMMAIRE

La question du genre est symptomatique de notre société. Elle témoigne à la fois d'une ouverture, permettant à des souffrances - jadis confinées dans la réprobation - de chercher une juste voie, et d'une dérégulation où il est parfois difficile de trouver sa place. En effet, là où la paresse de la démocratie violente les différences en confondant l'égal avec le même, le néolibéralisme attise la violence en réduisant la diversité à de la concurrence. Jadis campée sur les certitudes de l'anatomie, l'identité de genre se diffracte aujourd'hui en de multiples options tantôt créatives, tantôt asservies aux contraintes d'un néo-conformisme. Dans un contexte où se brouille la différence des sexes et celle des générations, la psychanalyse - désorientée - semble oublier qu'elle campe essentiellement sur la «sexualité infantile», et n'a de champ propre que celui de «l'inconscient individuel sexuel refoulé». Privées de ce fondement, des structures normatives comme «l'Œdipe», des oppositions binaires comme la «forclusion du nom du père», transforment nombre de psychanalystes en professeur(e)s de morale. Le concept de «castration», tout particulièrement, semble procéder de l'idéologie patriarcale plus que de la réalité psychique. Nul besoin de cette métaphore sanglante pour signifier la réalité du manque : elle épouse les contours de la «tache aveugle» de Freud dans son parcours auto-analytique, plus qu'elle n'éclaire la métapsychologie. Il suffit de relire «l'oubli Signorelli» au plus près du texte pour s'en convaincre. Le «retour sur Freud» de Jean Laplanche et son ré-ancrage dans la sexualité infantile offrent des fondements plus solides et plus spécifiques à une métapsychologie du genre et des néo-sexualités. Ils peuvent ramener la psychanalyse dans le champ du débat plutôt que de la normativité.

MOTS-CLEFS

Binarité, castration, genre, étymologie, Freud, idéologie, impuissance masculine, Laplanche, métapsychologie, néerlandais, normativité, *queer*, sexualité infantile, Signorelli.

À paraître dans *Le Coq-Héron*, Érés